

terdiction, qui annonçaient l'ère nouvelle, la ruine du temple, conséquemment la suppression de leurs bénéfices? Si demain quelque anonyme adressait à Rome une prédiction gauloise attribuée à S. Hilaire ou S. Irénée, déterminant un nombre d'années après lequel il n'y aura plus de ville éternelle, de sacrifice eucharistique, d'église du Christ; le sacré collège s'empreserait-il de placer à la suite des épîtres de S. Paul et de S. Jean, cette prétendue prophétie? Jugez si les familles sacerdotales devaient accueillir avec faveur des présages à la façon de ceux d'Isaïe et de Daniel! Pourtant nous les avons trouvés dans leur canon. Ce fait n'est-il pas au dessus des raisonnemens humains? La conservation des prophéties par ces Juifs qu'elles condamnent, n'est-elle pas une merveille non moins admirable que les prophéties elles-mêmes?

Résumons.

Avant la naissance du Sauveur, les prophéties n'ont été fabriquées ni collectivement ni isolément par un ou plusieurs hommes.—Puisqu'on ne peut rationnellement assigner aucune époque où cette fraude aurait été possible; — puisque l'on trouve des prophéties dans Moïse, et que l'on ne saurait, sans une insigne folie, prétendre que le Pentateuque, scientifiquement reconnu pour le plus ANCIEN et le plus admirable écrit qui ait existé, fût composé sous Octave-Auguste; —

puisque antérieurement à Antiochus, déjà le canon juif était fermé; — puisque l'accomplissement des faits annoncés s'étant vérifié, les prophéties seraient toujours réelles, indépendamment du nom de leurs auteurs.

Après la venue du Messie, les difficultés ne font que s'accroître; elles deviennent innombrables; sérieusement personne n'ose accuser les chrétiens d'avoir imaginé ces prédictions; bien moins encore peut-on les attribuer aux Juifs, dont elles font la condamnation? Et avec un peu de bonne foi, on est bientôt forcé de recourir à une cause supérieure, pour expliquer ce qu'aucune intelligence humaine ne saurait résoudre.

Nous avons insisté sur les prophéties, parce qu'elles sont les titres authentiques de la filiation céleste du christianisme, et que leur enchaînement embrasse dans son unité tous les siècles révolus depuis l'apparition de l'homme sur la terre. Nous avons montré d'abord, par leur accomplissement, leur caractère surnaturel; ensuite par les circonstances de leur transmission, leur intégrité indubitable; il ne nous reste qu'à repousser certaines imputations du voltairianisme accréditées chez les demi-savans.

§ V.

Dans l'impuissance de nier l'accomplissement des prophéties, le maître du sophisme s'attacha à vilipender leurs auteurs; les peignit sous un costume grotesque, voulant égayer à leurs dépens son public. Le succès surpassa son attente. Il n'est pas d'homme au-dessus de trente ans, éduqué selon les errements du siècle dernier, qui ne discoure habilement, non sur les prophéties, car en général il ne les a pas lues, mais sur les *jongleurs* nommés prophètes. Il ne manquera pas de vous parler d'Isaïe, courant tout nu par les pays d'Israël, au grand déplaisir de la pudeur et probablement des magistrats; si vous l'aimez mieux, il vous montrera Jérémie larmoyeur sempiternel, toujours lié de cordes, de chaînes, le col chargé d'un joug, et l'échine d'un bât à la manière des ânes de Provence, ou des chevaux bas-normands; pour peu que vous soyez docile, après vous avoir, au sujet de Daniel, narré son histoire d'un roi changé en bœuf, puis en aigle, et derechef devenu homme, il vous parlera des goûts détestables d'Ézéchiël, qui tantôt pour son déjeûner mange un livre (on ne dit pas s'il est relié), « tantôt couvre son pain d'excrémens », promet aux Hébreux, afin de les allécher, qu'ils auront à dévorer de la chair.

de cavaliers et à boire du sang de princes. Et ensuite, non content d'avoir dormi quarante jours durant, sur le côté droit, se met à ronfler pendant trois cents quatre-vingt-dix jours sur le flanc gauche.

Il nous répugne, nous l'avouons, d'aborder ce texte d'intarissables lazzis, de burlesques commentaires, de combattre sérieusement un calomniateur, bouffon cuirassé d'impudence et faisant impunément jaillir de sa verve scurrile, des traits qu'on ne saurait lui renvoyer sans se salir. — Mais il le faut, c'est un devoir. — Sur-tout nous serons bref. Méprisant donc les menteries de détail, nous démasquerons seulement les plus indignes faussetés répandues contre les quatre premiers prophètes.

Répondons d'abord à l'accusation d'indécence portée contre Isaïe.

Dieu lui ordonne de défaire le sac attaché à ses reins, d'ôter de ses pieds sa chaussure, et de se montrer en public, afin de signifier par ce dépouillement l'état de captivité, où dans trois ans seraient réduits les Égyptiens. Isaïe, rejeton d'une famille royale, se défit de ses vêtemens et parut au milieu de Jérusalem comme un esclave. — Les esclaves étaient-ils nus? — Les témoignages, la peinture, la sculpture, la ciselure et l'histoire, d'accord avec la morale et l'humanité, affirment le contraire. Dans les langues an-

ciennes ainsi que dans la nôtre, le terme *nu* n'a pas une valeur absolue, rigoureuse. Nous lisons aux Paralipomènes, que David dansa *nu* devant l'arche; dans Aristophane, Évan s'excuse de venir *nu*, parce qu'il n'a pas de manteau. L'auteur des Géorgiques conseille de labourer étant nu, *nudus ara*. A-t-on jamais prétendu que Virgile donnât des conseils contraires à la pudeur, ou que le fameux Cincinnatus l'eût outragée en cultivant *nu* son petit héritage? Etre *nu* n'exprime pas nécessairement une nudité complète. Nous disons nous-mêmes usuellement qu'un homme est *nu* parce qu'il est couvert d'habits usés, de guenilles. En rapportant qu'Isaïe marcha « *nu* et sans chaussure, » le texte sacré confirme notre observation. Si la nudité du prophète avait été entière, il fut devenu inutile, après avoir dit qu'il marcha *nu*, d'ajouter « et sans chaussure. » — Le tout emporte la partie. — D'ailleurs, répétons à Voltaire ses propres paroles: « Un ordre qui blesse la pudeur peut-il venir de Dieu! »

Passons à Jérémie.

L'idée des colliers et des bâts dont il se charge comme une bête de somme, est une pure invention. Le terme de *bât* ne se trouve pas dans le livre. Rien de plus aisé que d'affubler un homme de chaînes, de colliers, de cordes, de jougs, de bâts; et après l'avoir grotesquement

harnaché, de le faire courir en vrai loup-garou, pour pleurnicher dans tous les coins et se lamenter sans fin; rien de plus aisé encore que d'exciter ainsi un rire aigu, tenace, inextinguible, poussé jusqu'aux larmes, à la courbature, à la désopilation; mais quand, au lieu d'un admirateur crédule ou friand de facéties, bien éloigné de supposer aux hommes du vieil Orient d'autres manières que celles des fashionables qu'il hante, on tombe sous la main d'un lecteur consciencieux, on ne tarde pas à recevoir la peine de son effronterie. C'est ce qu'éprouve Voltaire.

Nous venons de voir Isaïe figurant, par un symbole, l'humiliation des Égyptiens et des Ethiopiens, sous le roi d'Assyrie. Voici maintenant Jérémie représentant sur lui-même le sort de la Judée et des contrées voisines; il se charge de chaînes et il s'impose le joug de la servitude que doit apporter Nabuchodonosor. — Il demeure ainsi au milieu de sa nation, tel qu'un signe extérieur du désastre annoncé. — Lorsqu'arrivent les fiers ambassadeurs des rois de l'Idumée, chargés de négociations, le prophète s'en va vers eux, et leur donne, pour l'offrir à leurs maîtres, l'emblème qu'il portait lui-même, l'emblème de la défaite, de la soumission; la marque du vaincu, le joug; voulant leur montrer qu'ils seraient soumis par le roi de Babylone. Que peut-on voir de ridicule dans cet envoi

du joug? Ignore-t-on que le langage d'action et de figures fut usité généralement dans l'antiquité? — Les Éthiopiens adressent à Cambyse un arc si dur qu'aucun Perse de l'armée ne put le bander¹. Ce qui signifiait que le conquérant n'était pas encore assez fort pour les subjuguier. Ainsi Tarquin, en abattant les pavots les plus élevés de son jardin, donne une réponse énergique; ainsi les Scythes envoient à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches, ce qui voulut dire que s'il ne s'enfuyait comme ces trois animaux, il tomberait sous leurs traits. Jérémie lui-même menaçait en vain de sa ruine Jérusalem; on était sourd à sa voix; mais lorsqu'appelant les principaux habitans et les ayant conduits aux portes de la ville, il eut, sous leurs yeux, brisé un vase d'argile, disant que le Seigneur briserait ainsi Jérusalem, la consternation se répandit dans la cité. — Les Iduméens, qui avaient reçu sans doute avec dérision le présent du prophète, se réunirent à Nabuchodonosor pour détruire Jérusalem; mais cinq ans écoulés, Nabuchodonosor abattit à leur tour ces superbes auxiliaires. Ainsi les deux prédictions de Jérémie furent vérifiées: Deux nations subirent le joug. — Rien en ceci ne nous semble risible.

¹ Hors le frère du roi, qui paya de sa vie cette gloire. Cambyse le fit assassiner.

C'est surtout Ézéchiël qui fit les principaux frais de l'hilarité cynique et sacrilège du philo-sophisme. Qui n'a ouï dans sa jeunesse turlupiner ses écrits? qui ne s'est pas peut-être une fois surpris aux lèvres un demi-sourire, en se rappelant les mordantes et grossières plaisanteries de Voltaire sur un prétendu déjeuner...? Qui n'a pas trouvé de bien dure digestion le livre mangé par le prophète? — Pour atténuer ces impressions que le ridicule avec son brûlant caustique grave profondément dans le souvenir, il suffit de restituer les faits à leur ordre véritable.

Dire qu'Ézéchiël mangea un volume, c'est mentir à dessein, c'est appeler forcément le rire là où il n'existe qu'une métaphore énergique et sérieuse dans le génie oriental. — Le prophète raconte un songe et une action figurative. On ne peut s'y méprendre. Son récit commence par ces mots: *Vision de la gloire de Dieu*. Dans le cours de ce songe ou de cette *vision*, une main lui présente un livre écrit sur les deux faces, tourné en rouleau selon l'usage de l'époque, et une voix lui dit dans sa langue des paroles qu'en français nous traduirions ainsi: — « Fils de l'homme, nourris-toi de toutes les pensées de ce livre, et tu iras ensuite parler aux enfans d'Israël. » En même temps, ajoute le prophète, j'ouvris les lèvres, et l'ESPRIT me fit absorber toutes les pensées de cet écrit, et il me dit: « Fils

de l'homme, tes entrailles, ton corps, doivent se remplir de l'intelligence du livre.» Je me nourris donc de ce livre, qui me parut plus suave que le miel, et alors l'ESPRIT me dit : « Fils de l'homme, va maintenant, marche vers la famille d'Israël, et tu lui parleras ma parole. » — L'assimilation de la parole de Dieu à l'esprit du prophète pouvait-elle être rendue par une plus heureuse et plus directe image ? Pour les hommes avancés dans la foi et les recherches psychologiques, l'étude ésotérique de ce récit renferme une secrète exégèse de la puissance vaticienne dans ses rapports avec les lois intellectuelles de l'humanité ; ils devront l'*absorber* comme le prophète *absorba* le livre mystérieux de l'avenir.

Ézéchiél dévore un livre, y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? n'emploie-t-on pas aussi chaque jour cette expression ? ne disons-nous pas familièrement, tel livre, telle brochure, sont *dévorés* ? En vérité, pour rire du livre que *mange* Ezéchiél, il faut ne pas avoir *absorbé* sa *vision*.

Le sommeil du prophète, enchaîné durant quarante jours sur le côté droit, et pendant trois cent quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, n'est qu'une figure symbolique des iniquités de Jérusalem. Vainement a-t-on voulu représenter comme une action positive et réelle, ce qui est une pure *vision* de l'esprit ; il n'est besoin pour se convaincre du contraire, que de lier le texte

aux précédens chapitres, dont il est la suite immédiate. — L'ESPRIT dit au prophète de tracer sur une brique le plan de Jérusalem, de figurer un siège, des forts, des levées de terre, une armée et les béliers dressés contre les murs. Il lui dit même : « Je t'ai donné trois cent quatre-vingt-dix jours pour représenter les années de leurs iniquités..... Tu vois que je t'ai environné de chaînes tout autour. » Chaque signe nouveau annonce une *vision*.

Ici se place la parabole d'action si indignement travestie par Voltaire sous le nom de *déjeûner* d'Ézéchiél. Rappelons-nous bien d'abord que la scène dont il s'agit ne se passe point chez Torton, aux Néothermes ou au foyer des Italiens. Pour y assister, quittons Paris, laissons en France nos délicatesses raffinées, nos susceptibilités factices, nos pudicités anglomanes ; passons la mer. Montés sur d'agiles dromadaires, traversons les déserts d'Orient, où nul arbuste n'offre au voyageur son ombrage durant le jour, sa flamme pendant la froide rosée. Comme nos chameliers il nous faudra brûler la fiente desséchée des animaux pour cuire notre gâteau de doura. Les plus riches marchands, les plus redoutables chefs de tribus n'ont pas en route une meilleure cuisine. Notre apprentissage achevé, nous comprendrons à quels usages fait allusion le prophète. Représentons son tableau.

La vision continue. Le siège est formé. On ne mange du pain qu'une fois par jour. La quantité en est réglée. On n'a qu'une seule mesure d'eau, une fois chaque jour. Pendant ce règne de la disette et de la peur, apparaît une sombre image de désolation.—Le prophète a conservé un peu de farine d'orge; l'ordre lui est donné d'en faire un gâteau et de le cuire aux yeux du peuple avec des cendres d'excréments humains!—C'est la figure de l'extrême misère réservée à Jérusalem.—La ruine, la destruction sont complètes. L'ennemi n'a rien laissé. Plus d'alimens, plus de nourriture. Si un homme a sauvé un peu de farine, il ne trouvera pas même comme au désert de quoi la cuire; car les bœufs, les ânes, les chameaux, tout animal domestique a été pris ou dévoré; et il sera réduit à un combustible dont il a horreur.—Ceci est une vision.—Mais quelle vision! quelle affreuse vigueur de coloris! Cette image grossière, nauséabonde, jetée au milieu de la consternation publique comme un surcroît, un portrait en relief des calamités d'Israël, ne prend-elle pas les traits farouches, la physionomie impitoyable de la famine? Ce langage muet n'étreint-il pas le cœur de sa cruelle éloquence? Quelle terrible signification! C'est la destruction de toute chose bonne et utile à la vie, à la vie dont il ne reste de sentiment que par la souffrance. C'est l'apogée de la détresse expi-

rante, le paroxysme de la douleur humaine qui défailloit!—Où trouver une plus haute épopée? une allégorie plus caractéristique des mœurs de l'Orient?—Tel fut pourtant le sujet des plus indécentes, des plus basses et des plus chères plaisanteries de Voltaire.

Ailleurs un mouvement d'éclatante poésie a pareillement fourni à cet homme l'occasion de rire et de mentir.—Par l'ordre du Seigneur, le prophète convoque des quatre vents les peuples des armées, il les appelle contre l'empire de Gog. « *Toi donc, fils de l'homme, lui dit l'esprit, écoute ce qu'ordonne le Seigneur. Crie à tout oiseau rapace volant dans l'air, et à toute bête carnassière marchant sur la terre: venez ensemble, hâtez-vous, accourez au festin que je vais préparer pour vous sur les montagnes d'Israël! Vous mangerez la chair des braves, vous boirez le sang des princes. Vous serez rassasiés à ma table de la chair du cheval et du cavalier belliqueux et de tous les hommes de guerre* ¹. » Cette apostrophe est d'une allure si franche, si spontanée, que dans les chants héroïques de la Grèce moderne on en trouve d'involontaires imitations. Voyons comment l'a expliquée Voltaire. « Le prophète Ézéchiël promet aux Hébreux de la part de Dieu, que, s'ils se défendent bien, ils

¹ Ezéchiël, ch. 39, vers. 17, etc.

auront à manger de la chair de cheval et de la chair de cavalier. »—De là il tire cette conclusion : « Il faut bien que les Juifs du temps d'Ézéchiël fussent dans l'usage de manger de la chair humaine¹ » — On a beau lire soi-même, on doute encore d'une impudence si effrontée.

Quant à la fameuse métamorphose de Nabuchodonosor, dont on s'est tant égayé, cette histoire rétablie dans son intégrité, telle que Daniel la rapporte, constate à la fois un phénomène physiologique, et un exemple remarquable de l'action providentielle sur les projets humains. — Le vainqueur des rois, Nabuchodonosor, que l'Éternel a pris pour son glaive parmi les nations coupables, s'attribuant ses prodigieux succès, s'enivre de sa puissance et se complaît en lui-même. Cependant un songe vient troubler ses joies. Aucun des mages assemblés pour en donner la solution ne sait l'expliquer. Seul, Daniel, la troisième puissance du royaume, l'interprète selon la vérité, et dit en se troublant : « Voici la sentence portée par le Très-Haut contre le roi mon seigneur : — Vous serez chassé de la société des hommes et vous habiterez avec les animaux sauvages recevant la rosée du ciel. Vous mangerez l'herbe comme un bœuf, vous passerez ainsi durant sept ans jusqu'à ce que vous recon-

¹ Voltaire, *Traité de la Tolérance*. — *Additions à l'histoire* p. 22. — *Dictionnaire philosophique*. art. *Anthropophages*.

naissiez que le Très-Haut tient sous sa main les empires et les donne à qui il lui plaît. » — Douze mois s'étaient écoulés ; le roi se promenait sur la galerie de son palais; considérant l'étendue et la magnificence de sa capitale, il se disait dans son cœur : « N'est-ce pas là cette grande Babylonie dont j'ai fait le trône de ma domination, que j'ai décorée dans la grandeur de ma puissance et rendue digne de ma gloire ? » A peine avait-il achevé cette pensée, qu'une voix d'en haut cria : — A toi, roi Nabuchodonosor, ton règne est fini. — Tu seras chassé de la société des hommes, et tu habiteras avec les animaux sauvages recevant la rosée du ciel; tu mangeras l'herbe comme un bœuf; tu passeras ainsi durant sept ans, jusqu'à ce que tu reconnaisse que le Très-Haut tient sous sa main les empires et les donne à qui lui plaît. »

C'étaient les propres paroles du prophète. A l'heure même s'accomplit l'arrêt sur Nabuchodonosor. Frappé de démence, le malheureux est assimilé aux animaux; il fuit ses semblables, se nourrit d'herbes, endure les intempéries des saisons; les poils de son corps poussent comme les plumes d'un aigle, ses ongles croissent comme les griffes des oiseaux. Le voilà ce fier mortel qui s'égalait à un dieu; il est au-dessous du plus chétif des hommes; la plus humiliante de toutes les maladies humaines, la folie, l'a complète-

ment dégradé. Son instinct n'est plus que celui de la brute ; courbé sur la terre, il broute sa nourriture. — La manie dont fut affecté le monarque babylonien, est une variété du genre de celle qu'on nomme *lycanthropie*. Généralement dans ces cas, l'homme contracte toutes les habitudes de l'animal auquel il se croit substitué. Il n'est pas de maison d'aliénés où des faits semblables n'aient été observés. Ce que Daniel rapporte sur Nabuchodonosor, Diogène Laërce le dit du philosophe Héraclite ; avant lui Homère signalait, dans son Iliade, un accident de cette nature. Seulement la folie de Nabuchodonosor présente un caractère surhumain, en ce qu'elle est un châtement annoncé, et que l'époque de la guérison fut prédite sept ans d'avance. D'ailleurs l'histoire profane offre une parfaite concordance avec le récit de Daniel. Mégasthènes, dans ses Annales d'Assyrie, après avoir rappelé les exploits de Nabuchodonosor, mentionne sa disparition subite à la suite d'un oracle divin¹. — Voici maintenant la narration de Voltaire, elle révèle son amour de la vérité.

« . . . Nabuchodonosor est changé en bœuf, et mange du foin pendant sept ans, après quoi il redevient homme et reprend la couronne. »

Pris séparément, les griefs innombrables re-

¹ *Apolhæus apud Euseb. præpar.*, lib. IX, c. ultim.

prochés aux prophètes sont, sans exception, fondés sur des interprétations malveillantes, des inventions sacrilèges ou des erreurs nées de l'insuffisance même des critiques. Citons au hasard un exemple de ce dernier cas. — « Comment croire, disaient-ils, un écrivain qui nous raconte sérieusement qu'un homme s'est fait faire des cornes de fer ? » — Et à ce propos de rire, de gloser sur les cornes de l'Écriture, de passer en revue depuis la corne du *beatus vir*, qui doit s'élever avec honneur, *cornu ejus exaltabitur in gloriâ*, jusqu'à la corne de l'Égypte, que le Seigneur menace de briser, et toutes celles dont il promet d'humilier l'orgueil. Les esprits forts, les pédans de l'époque ne manquèrent jamais d'opposer aux chrétiens, comme une ignominie, ces malheureuses cornes. Aujourd'hui, au souvenir de ces dissertations, nos savans sourient encore ; mais c'est de pitié pour l'imperturbable ignorance de ces érudits de l'irréligion, qui ne connaissent pas la coiffure ammonienne d'Alexandre-le-Grand ; qui ne savaient point que, dans l'Orient, les chefs, les triomphateurs portaient au cimier de leur casque, comme emblème de la vigueur et de l'attaque, une corne dorée de buffle ou de rhinocéros ; qu'à cet ornement postérieurement ils substituèrent un fer de lance ; que Sédécias, sans doute, un des premiers, adopta cette parure plus martiale. — La

queue de cheval de nos dragons, les plumes de coq de nos lanciers, doivent paraître aux Orientaux de frêles et risibles parures, indignes d'un front guerrier. La corne ou la pointe d'acier qui en tient lieu offrent au moins une idée symbolique, la force, le combat ; mais que signifient nos pompons, nos aigrettes ? — Ces cornes, traitées de vision fabuleuse, ont été rencontrées en Europe sous Attila, puis dans les plaines de Tours, où Karle acquit, en les brisant, le surnom de *Marteau*. Sous les murs de Jérusalem, nos croisés ébréchèrent plus d'une bonne lame de Milan sur les cornes solidement trempées des Sarrazins. Il n'y a pas onze ans que, près des versans du Caucase, l'artillerie russe poursuivait les cornes de la cavalerie du grand schah. — Admirez maintenant la haute colère de nos philosophes contre l'*absurde fable* des cornes ferrées de Sédécias.

Le reproche d'immoralité fait aux écrivains sacrés par les plus immoraux des hommes n'est pas moins merveilleux. — La bible IMMORALE ! — Oui, ils l'ont écrit. Moïse, les prophètes ont scandalisé le philosophisme. L'impudence de cette accusation nous dispense de la discuter. Nous ferons seulement observer 1° que la liberté du langage est souvent en raison de la droiture du cœur. — Les extrêmes se touchent. — Une grande licence et une naïve simplicité peuvent

user des mêmes termes. L'application en est différente par l'intention ; 2° que des expressions pudiques à une époque peuvent encore à une autre époque sembler indécentes, selon que les mœurs ou les acceptions ont changé. — Plutarque, qui certes ne fut point reconnu licencieux, serait aujourd'hui un écrivain immoral. La traduction qu'en fit Amyot, très goûtée de son temps, passerait maintenant pour dangereuse aux mœurs, à cause de certaines significations devenues déshonnêtes. — On en doit dire autant de la Bible de Calvin. Combien de passages furent écoutés ou lus dévotement, qui de nos jours feraient rougir tout un prêche. — Egalement certains termes techniques proscrits des salons sont en vigueur aux cours de clinique et aux amphithéâtres. — Le style antique est généralement remarquable par son extrême franchise d'expressions. L'Orient conserve encore cette liberté primitive. Un des incrédules de l'institut d'Egypte a remarqué qu'on y attache peu d'importance à certaines nudités, et qu'on les nomme sans détour, « avec une simplicité de langage qui rappelle la chaste simplicité de celui de la BIBLE ¹. » Voltaire lui-même a été forcé de dire : « Ces expressions d'Ézéchiël qui nous paraissent étranges, ne le parurent point aux Juifs... Ces

¹ Costaz, *Description de Thèbes*.

expressions, qui nous paraissent libres, ne l'étaient point alors; les termes qui ne sont point déshonnêtes en hébreu, le seraient dans notre langue¹ » C'est ce qu'avait parfaitement compris l'auteur d'*Emile*. « Un peuple de bonnes mœurs, dit-il, a des termes propres pour toutes choses; et ces termes sont toujours honnêtes, parce qu'ils sont toujours employés honnêtement. Il est impossible d'imaginer un langage plus modeste que celui de la Bible, précisément parce que tout y est dit avec naïveté. Pour rendre immodestes les mêmes choses, il suffit de les traduire en français². »

Terminons; car toutes les imputations élevées contre le christianisme sont également démenties et par la droite raison et par la science. Poursuivre leur examen, serait prolonger inutilement l'aspect d'une animosité toujours forte d'ignorance, d'esprit et de mauvaise foi.

¹ Voltaire, *Dictionn. philos. — Traité de la Tolérance*.

² Rousseau, *Emile*, liv. 4.

CHAPITRE VII.

TÉMOIGNAGE DES SAVANS.

Des recherches de l'archéologie, de la linguistique, des découvertes hiéroglyphiques, du progrès général des sciences, il n'est rien sorti qui puisse infirmer le récit de la tradition sur laquelle s'appuie le christianisme. Ce n'est point assez. Interpellons les hommes spéciaux, ceux qui ont consacré leurs jours aux investigations de l'étude. Invoquons le témoignage des savans.

L'illustre fondateur de la société Asiatique de Calcutta, William Jones, en se félicitant de ce que les travaux de la société sont venus confirmer le récit de Moïse sur l'origine du monde, ajoutait ces mots, qu'il ne faut pas oublier : « Notre témoignage sur ce point mérite d'autant plus de confiance, que quand même le résultat de notre travail aurait été différent, nous l'eussions publié de même, et avec une égale franchise. La vérité doit l'emporter sur tout¹. »

¹ *Recherches asiatiques*, dixième discours.